

DES MOTS...

Pierre QUÉROMAIN

Directivité, non directivité ; contrainte, liberté. J'ai devant moi un grand dessin que Vibert vient d'afficher dans le bureau. Ce dessin, exécuté en atelier d'expression libre par des élèves de 5^e, représente deux mains ayant brisé une chaîne, sur un fond, froissement orageux de marrons et de bleus...

Au cours de cette matinée, j'ai laissé deux stagiaires P.E.G.C. intéressées, conquises même, par notre pédagogie et toutes prêtes à se lancer, mettre au point avec les élèves un texte choisi par la classe de 4^e ; texte où se mêlent le réel et l'imaginaire : un jeune adolescent écrivant comme un événement vécu son besoin d'aimer. En voici un extrait :

JEUNE FILLE

« Je t'ai connue le long d'un sentier aux mille feuilles vertes. Soudain, tu t'es mise à crier comme si on te voulait du mal. Tu venais de voir une vipère et tu es tombée dans la verdure encore fraîche du matin.

Alors je suis accouru le plus vite que je pouvais, j'ai entrouvert tes magnifiques cheveux longs. Quand j'ai découvert ton visage merveilleux encore blanc de peur, mon cœur s'est soulevé... »

Personne n'avait bronché sur l'expression « *mon cœur s'est soulevé* » lorsque je suis arrivé dans la classe, 10 minutes avant la fin du cours (non pas une arrivée directoriale impromptue : c'était convenu avec les stagiaires). J'ai interrogé quelques élèves ; certains ont parlé de soulèvement admiratif ; d'autres ont évoqué des images plus nauséuses... l'auteur n'a pas su dire sa pensée avec précision.

Alors je me suis posé quelques questions, je les ai ensuite posées aux stagiaires, je vous les pose également :

— l'enfant qui a écrit ceci avait-il vraiment intégré cette expression au point de pouvoir l'utiliser consciemment ?

— faut-il la laisser passer sous prétexte de respecter sa liberté, alors qu'en fait, il ne s'est pas senti libre à l'égard d'une tournure toute faite qu'il a « essayée » sans l'avoir bien saisie, peut-être même sans l'avoir du tout pensée...

— n'est-il pas prisonnier de l'habitude, des mots qu'on dit ou qu'on lit, des formules plaquées, du style roman-photo... (je trouve par ailleurs dans le texte proposé : « *jamais tu ne*

quitteras ma pensée et surtout mon cœur, je te le promets »). Notre rôle, notre « part du maître » comme nous disons si bien, n'est-elle pas d'amener l'enfant à être conscient de ce qu'il écrit, de lui donner cette exigence de compréhension, de bien dit, qui lui apportera la maîtrise du langage et l'outil de l'expression ?

Il ne s'agit pas dans ce domaine, d'apporter des recettes ou de plaquer des conseils ; l'enfant n'intègre une tournure, un mot qu'après un long tâtonnement, nous le savons bien. Je souhaite simplement que l'on fasse voir, qu'on amorce une interrogation et une recherche ; en un mot qu'on ne confonde pas liberté et laisser-aller. Je pressens votre objection : « *Vous allez tuer la spontanéité, étouffer la création poétique en refusant les audaces de la langue* ».

Croyez que je ne les refuse pas ; j'aime trop la poésie pour cela. Les écarts — pour employer un terme de linguistique — ne doivent pas être des accidents d'une écriture maladroite ou mal contrôlée mais des « créations » ou intuitives, ou sensibles, ou raisonnées, qui permettent un éclatement, un accomplissement poétique à ceux qui ont appris à dominer leur pensée et leur expression — à leur niveau cela s'entend, aussi bien au niveau d'un enfant de 6 ans — et qui veulent faire partager (partager seulement — non traduire) l'incommunicable et leur vérité intérieure.

« *Je voudrais bien tout dire et je manque de mots...* »

Mais défions-nous du verbiage, du mal digéré, du recuit, et remplissons notre tâche d'enseignants qui est d'aider l'enfant à sentir ses faiblesses et

ses imperfections pour les dépasser. Mais il faut aller plus loin, ce me semble, que ces problèmes d'étude et de mise au point de textes. Il s'agit, à mon sens, de préciser toute notre attitude à l'égard des élèves et devant le travail. Si les élèves doivent être respectés, le travail doit l'être aussi. Notre rôle ne consiste pas en une démission indulgente à l'égard des caprices — de langage ou autres — de nos adolescents.

Nous ne sommes pas des suiveurs d'enfants gâtés, mais des animateurs qui peuvent les amener à découvrir.

La liberté d'être n'est pas la liberté de se détruire dans la facilité... Personne ne saurait l'admettre, surtout pas les enfants qui savent apprécier le vrai travail, plus libérateur que les parlottes inutiles ou la complaisante faiblesse...

Et, pour me racheter (si tant est qu'il le faille) de ces positions que vous jugerez peut-être trop sévères, je me permets de vous offrir ce poème que Josiane, ancienne élève du CEG, actuellement en 1^{re} au Lycée, m'a apporté il y a quelques jours.

P. QUEROMAIN
CEG

14 - *Douvres la Délivrante*

Quelque part existe le visage de notre terre. (A. Chedid)

L'enfance a passé comme un amour déserté
comme un feu mort
volé aux fleurs jaunes et vertes

Elle a brisé ses murs blancs
où tous ses émerveillements s'écrasaient

Enfance perdue aux mains jointes et rouges de l'adolescence
sur les chemins des prières stériles
à genoux pour de pauvres cœurs sans sourires
sur les chemins des prières arrachées
clouées dans chaque veine dans chaque vie étouffée
Sont mortes les chansons du ciel et de l'eau

L'enfance a passé calme et douce
comme les nuages sans faire de bruit
sans faire de mélancolie
sous nos paupières battues par les mers de nos rêves
qui n'y croient déjà plus

Elle a passé l'enfance aux rires blancs qui décrochaient
toutes les lunes avec des yeux de liberté

L'enfance qui mettait le monde au bout de son doigt
et qui partait à cloche-pied avec tous les jardins
au bout des dents

L'enfance aux mains nues et blessées descend le rivage
et marche solitaire
derrière l'homme et la femme
de la nouvelle mer
de la nouvelle terre

Sur le banc mon cœur s'arrête et se repose
J'attends
dans les chants d'oiseaux
la nouvelle enfance lumineuse vertigineuse
dans le poème des fenêtres ouvertes
et des hurlements à l'amour.

Josiane
Le 14 novembre 1970